

Personne n'aime Clarence

Alizée Lamour

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. D'une écriture élégante, on m'annonçait que mon petit bout de femme était mourante.

Je l'attendais avec impatience depuis le début de l'été, histoire de profiter ensemble des pins, des ruisseaux et de l'air frais que nous offrait la campagne, ce havre de soleils où la vie était facile.

J'avais bâti la maison à mains nues, motivé par le désir d'abandonner notre vie urbaine. Voilà que l'apparition de cette missive rompait l'attente quotidienne dans laquelle je m'étais replié avec délices.

Oh, chérie... je sentis comme un glaçon infiltrer mon œsophage et fondre doucement dans mon ventre.

Longtemps, j'avais veillé sur elle d'un amour inquiet, tandis qu'elle allait et venait à sa guise. Bientôt, j'allais devoir sortir de ce lit, prendre un bus et me rendre en ville parce qu'elle allait... mourir? Quelle misère.

Elle feignait souvent la maladie et s'adonnait à d'autres fadaïses pour attirer l'attention. Moi, pourtant si peu taillé pour la commisération, me laissais volontiers berner à chaque fois, par prudence. Mais, ce faisant, mon esprit n'était jamais en paix.

J'avais entrepris la construction de ce cabanon précisément pour la frustrer de sa dépendance au mélodrame et m'allouer un peu de repos.

Elle ne se portait pas bien, dernièrement, un genou froid la tracassait, me semblait-il, et la retenait en ville. Elle m'avait dit : «profite du bon air, j'arrive.» Certes, la vérité, quant à tout ce qui entourait ma femme, était plus difficile à cerner qu'ailleurs : c'était peut-être le ton quasi clinique avec lequel on s'appliqua à m'expliquer son affliction de tous les diables ou encore, l'insistance avec laquelle on voulut me faire entendre qu'elle ne me rejoindrait pas ici, en campagne – mais je sentais, avec un coup au cœur, que ce qui se tramait, là-bas où elle se trouvait, portait la trace d'une immuabilité pressante.

Je fis alors un valeureux effort pour sortir dehors et affronter le malheur en duel, me résoudre à laisser la réalité s'abattre sur moi. Je glissai la lettre dans une poche

de mon veston et montai dans un bus. Pris d'une anxiété fiévreuse, je m'arrêtai au premier bourg venu.

J'avais connu cet ami, perdu en gagnant l'amour de mon épouse, cette femme passionnée. Je sonnai à sa porte et un homme m'ouvrit, qui ressemblait à ce qu'il aurait pu devenir. Il consentit à me confier son téléphone en échange d'argent liquide, puis j'essuyai avec un chiffon le conduit du micro du téléphone à cornet. Je m'attendais à un poli : «Centrale, comment puis-je vous aider?», ou que savais-je, mais on me demanda : «quoi encore?» Je répondis : «heu...bonjour... pouvez-vous appeler le Docteur Russo?»

Je perçus du coin de l'œil le regard réprobateur de l'ami, ce qui dissipa mon attention un moment.

Je trouvai le docteur. Passé les banalités, sa voix s'assombrit. La figure de l'ami, l'intonation du docteur et celui de l'opératrice : étais-je victime d'une mascarade? Une douleur toute neuve à la poitrine se fit ressentir quand le Docteur Russo proféra :

«Votre femme n'est pas morte, elle n'est même pas malade, mais, pour votre bien, elle ne veut plus exister à vos yeux.»

Il raccrocha sans dire au revoir. L'ami me permit de m'allonger afin de reprendre ma respiration et de recouvrer ma vision, qui s'était embrouillée sous l'effet du choc. J'avais l'impression d'être devenu quelqu'un d'autre.

«C'est bien fait pour toi, déclara mon hôte, tu ferais mieux de partir maintenant.»
Hagard, je l'écoutai et me mis en tête de revenir à la maison à pied.

Somme toute, avec le recul des années, ceci ne reste qu'une autre histoire de ruptures à raconter. Je n'avais plus d'amis, qu'un vif malaise dans le corps, deux ou trois cents, ainsi que l'idée qu'il n'existait aucun abri sûr dans ce pays. On dit que le cafard de la ballade n'est pas si grave, mais, à vrai dire, c'est le pire sentiment que je n'avais jamais eu.

Tout le monde est un peu malchanceux, parfois, vous savez.

Voici là un conte peu étranger à la fois où une lettre de malheur brisa le moral de Clarence Jefferson, selon ce qu'il a raconté à Chicago en octobre 1927.